

## Dialogue sur les avantages et les inconvénients de l'indépendance et de la plomberie

Robert Mélançon

Volume 26, Number 3 (153), June 1984

Indépendance : le mot et la chose

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60387ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Mélançon, R. (1984). Dialogue sur les avantages et les inconvénients de l'indépendance et de la plomberie. *Liberté*, 26(3), 49–61.

ROBERT MELANÇON

## DIALOGUE

### sur les avantages et les inconvénients de l'indépendance et de la plomberie

- A. Qu'est-ce que ce paquet de feuilles raturées?  
B. Un article sur la question nationale.  
A. Ça n'a pas l'air de venir tout seul...  
B. Je n'ai pas avancé d'une page en un mois. Je fais du sur-place.  
A. C'est la fatigue?  
B. Oui: la fatigue politique du Canada français.  
A. Ça ne ferait pas un mauvais titre... un peu lourdement démarqué peut-être... Tu devrais au moins dire: fatigue politique du Québec, non? Canada français fait assez rétro.  
B. Je n'en suis plus très sûr.  
A. Voyons donc! L'usage a imposé «Québec», il n'y a pas à revenir là-dessus.  
B. Il me semble que ce mot fait écran: le Québec imaginaire des discours cache le Canada français de la réalité.  
A. Qu'est-ce que c'est que ça? Il y a eu un changement décisif des mentalités: le Canadien français est devenu Québécois, c'est un fait.  
B. En es-tu sûr?

- A. Ça crève les yeux: ouvre un journal, une revue...
- B. C'est bien ce que je dis: des mots. Mais ils ne se réfèrent pas à grand-chose. Les énoncés de politique du gouvernement fonctionnent comme la poésie d'avant-garde: des pelletées de signes qui font du bruit...
- A. Quand même! Le nom de Québécois marque la prise de conscience de notre identité. Quel que soit notre statut politique...
- B. Ça change tout: proclamer la découverte de notre identité nationale dans des poèmes et des discours, consacrer des bibliothèques à la définir, décrire le colonialisme dont nous sommes supposément victimes, puis tout laisser en place: c'est échouer à l'épreuve du réel.
- A. On a perdu le référendum, ça n'est pas la fin de tout.
- B. Le référendum a été un non-événement. Tu te souviens de la question? Elle portait à peu près sur la possibilité d'envisager l'éventualité...
- A. Il y a eu des erreurs tactiques.
- B. Pas du tout: il n'y avait que des habiletés tactiques sans objectif.
- A. Tu as pourtant voté oui?
- B. J'aurais eu honte de voter non. J'étais bien fou.
- A. Aujourd'hui, tu voterais...
- B. ... Non.
- A. C'est du propre! Voilà ce que j'appelle des convictions!
- B. Il aurait fallu que la question porte sur l'indépendance, mais personne ne le voulait.
- A. C'était précisément l'enjeu.
- B. Ah non! Le Parti québécois avait d'avance jeté le torchon en ne posant pas la vraie question; l'étapisme était une esquivé.
- A. Qu'est-ce que c'est que cet enfantillage? Tout ou rien, tout tout de suite... Pourquoi pas une simple proclamation d'indépendance tant qu'à faire? Ou un coup d'état, tiens! L'étapisme, c'était une démarche rationnelle, compte tenu des forces en présence. Le référendum était un premier pas...

- B. Vers quoi...?
- A. Ironie facile... le combat n'est pas fini.
- B. Oui, oui, le P.Q. n'a pas cessé depuis de courir de défaite en défaite.
- A. Tout ne vas pas pour le mieux dans le meilleur Québec possible, ça tombe sous le sens.
- B. Tiens, te voilà qui cèdes à la morosité toi aussi.
- A. Non, je suis seulement lucide. Mais il n'y a pas de quoi désespérer, il faut seulement travailler plus fort; si tu croyais que l'indépendance se ferait toute seule...
- B. Est-il encore question d'indépendance?
- A. De quoi d'autre? Tu ne vas tout de même pas donner dans le nationalisme pancanadien?
- B. Je voudrais bien savoir pourquoi ça serait plus bête.
- A. Ça y est, ça y est: les Rocheuses, les grands espaces, le pétrole albertain, la déclaration canadienne des droits (si le nombre le permet), bilinguism coast-to-coast... Franchement, je te croyais plus intelligent. Comment t'arranges-tu avec tes merveilleux compatriotes du Manitoba?
- B. Il y a des fanatiques partout. Comment t'arranges-tu, toi, avec la Société Saint-Jean-Baptiste et la section Ville-Marie du P.Q.? Es-tu bien sûr de ne pas avoir quelque grand-mère irlandaise? François-Albert Angers ne te trouvera peut-être pas assez pure laine pour te concéder le droit de vote au prochain référendum...
- A. Ce n'est pas François-Albert Angers qui établit la liste des électeurs. Qu'est-ce que c'est que ces épouvantails à moineaux? Tu sais bien qu'il n'est pas question de ceinture fléchée ni de pureté raciale. Si tu ne trouves rien d'autre que ces croquemitaines...
- B. Avoue que tu les crains un peu. Tu te souviens? tu n'avais pas pu lire la moitié du *Livre blanc sur la culture*...
- A. Non. Mais quel rapport?
- B. Préfères-tu parler du dernier projet de société concocté au conseil des ministres ou bien de la

- logique en forme de passoire du Parti nationaliste?
- A. Tu confonds tout! Le gouvernement actuel et l'idée d'indépendance, ce n'est pas la même chose.
- B. Je sais: l'idée d'indépendance reste propre, pure, virginale comme un matin d'utopie. Mais qui va la réaliser, cette indépendance? qui va gouverner ensuite? et pour faire quoi?
- A. Je suis prêt à courir quelques risques...
- B. ... non calculés.
- A. Je parie sur l'avenir.
- B. Parce que tu es assuré du présent; un bourgeois de trente-sept ans comme toi et moi ne risque pas grand chose advenant l'indépendance, il est installé, il perdra peut-être un peu de luxe, quelques gadgets. Mais les autres? Tu t'illusionnes si tu crois que les plus jeunes, ceux qui chôment ou qui végètent dans de petits emplois, ont envie de parier là-dessus: ça ne les intéresse pas.
- A. Excuse-moi, je n'ai pas tes lumières sur les pensées secrètes de ces jeunes-là. Il me semble que c'est justement pour eux qu'il faut faire l'indépendance: le Québec est en train de s'américaniser à toute vitesse.
- B. Qu'est-ce que ça veut dire, s'américaniser? Ils aiment le rock, ils rêvent de Californie, ils mangent chez MacDonald... Entre ça et se bourrer de fèves au lard en sifflotant *Gens du pays*...
- A. Toujours aussi subtil, c'est admirable! L'américanisation est un processus de déculturation; c'est un rouleau-compresseur: le mode de vie, les façons de penser, les références, tout vient d'ailleurs, de San Francisco, de New York; on copie laborieusement des modes déjà dépassées quand elles arrivent ici, on n'invente plus rien, on devient un zombie, le consommateur passif des produits des autres, on est dévalué, déréalisé...
- B. Tout doux... Tu me ressors l'analyse standard de notre état de supposés colonisés. Elle ne résiste pas à deux minutes d'examen.

- A. Première nouvelle. Nous...
- B. Qui «nous»?
- A. Nous: les Québécois. Tu ne vas quand même pas prétendre que nous n'existons pas.
- B. Bien sûr que non. Il y a ici quelque chose qu'on peut appeler une nation...
- A. Tu en parles avec des pincettes! Ça ne te salirait pas!
- B. C'est qu'il y a nation et nation...
- A. Je vois: les nations supérieures, légitimes, puissantes, qui parlent anglais, et les autres, les ethniques, les sous-hommes, les moches, les mesquins, les taches qu'il faudrait laver au plus vite. Speak white, my dear...
- B. Tu n'y es pas, je dis exactement le contraire.
- A. Ce n'est pas évident.
- B. Tout dépend de ce qu'on appelle nation.
- A. Pour m'éclairer, là, tu m'éclaires!
- B. Attends, laisse-moi parler. Une nation, on peut la définir de deux façons: par la communauté d'origines, comme un fait biologique...
- A. Tu ne vas pas me ressortir encore les folies du chanoine Groulx sur la «race» canadienne-française!
- B. Mais laisse-moi parler! Donc, une nation, c'est une ethnie ou bien un groupe régi par les mêmes lois...
- A. Tu confonds tout. Je ne vais quand même pas t'apprendre que plusieurs nations peuvent cohabiter à l'intérieur du même état, vivre sous les mêmes lois sans pour autant se fondre. Veux-tu me faire croire que tu ne sais pas ce qu'est un état fédéral?
- B. Mais laisse-moi terminer! L'idée de nation vient du 18<sup>e</sup> siècle, et elle a deux sens très différents. Chez Rousseau, la nation, c'est le corps politique: une association libre d'individus. Chez Herder, la nation, c'est le peuple, un héritage ethnique, biologique, culturel.
- A. Oh! que c'est clair! limpide! éblouissant!... Monsieur cite Rousseau, Herder: que d'érudition! Et

il faut en conclure...?

- B. Dans un cas la nation est une idée, une idée laïque, si tu me passes l'expression; elle reste dans le relatif. Dans l'autre, elle est une fatalité, elle s'élève au plan du sacré, elle devient une réalité englobante à laquelle rien ne peut échapper: un peuple a une «âme»...
- A. **Soit. Quel mal y a-t-il à cela? Je ne te suis décidément pas.**
- B. Le sacré entend tout englober, tout ce qui compte; ce qui lui échappe reste négligeable, profane. Si tu fais de la nation une mystique, il ne reste plus de place pour la liberté.
- A. **Je te vois venir: le nationalisme québécois serait tribal, taré dans son principe, totalitaire, nazi...**
- B. Tu forces la note, mais, à la limite...
- A. **Apprends-tu par cœur les éditoriaux de la Gazette?**
- B. Ne t'énerve pas. Je dis seulement qu'il faut éviter de survaloriser l'idée de nation. Je veux bien être Québécois...
- A. **Ah!... tu veux bien... Monsieur est bien bon...**
- B. ... à la condition qu'on ne prétende pas me définir tout entier de cette façon.
- A. **Qui le prétend? Tu enfonces des portes ouvertes.**
- B. Pas si ouvertes que tu le dis. La psychanalyse du colonisé québécois n'a pas de sens autrement. Lis les poèmes de Miron: le Québec y est un fait ontologique.
- A. **Et alors? C'est que la poésie de Miron touche à de grandes profondeurs.**
- B. Je préfère que la politique n'y descende pas; quand elle se fait poésie, elle tourne toujours à la tragédie.
- A. **C'est une rengaine: tu ne vas pas encore me dire que le nationalisme québécois est totalitaire?**
- B. D'une certaine façon: oui.
- A. **As-tu vu des chambres à gaz à Westmount?**
- B. Bien sûr que non... Je le dis totalitaire en ce sens que le nationalisme québécois prétend tout expliquer, tout résoudre...

- A. Je commence à croire que tu radotes. Te voilà tellement à court d'arguments que...
- B. Et les tiens? Veux-tu me dire pourquoi le Québec devrait devenir un état indépendant?
- A. Pour que nous sortions enfin de notre infériorité.
- B. Je ne me sens pas inférieur, moi.
- A. Mais enfin! Regarde un peu autour de toi! Nous avons tous les records de chômage au Canada...
- B. ... Après Terre-Neuve et les Maritimes.
- A. Nous restons à la remorque dans tous les domaines; regarde nos industries désuètes...
- B. C'est un cliché. La situation est plus complexe que tu le dis: nous sommes à la pointe dans l'électricité...
- A. ... A cause du hasard d'une ressource naturelle: avec les rivières que nous avons...
- B. Nous l'avons mise en valeur, cette ressource. Et que fais-tu d'une entreprise comme Bombardier? Les wagons du métro de New York sont fabriqués à La Pocatière. En Beauce...
- A. Bon, ça va. Alors lis nos romans, nos poèmes...
- B. Anne Hébert, Paul-Marie Lapointe, Hubert Aquin... Il n'y a pas de quoi rougir. Qu'est-ce qui te prend de dénigrer tout ce qui se fait ici? On dirait que tu hais le Québec. Vous êtes drôles, vous autres, les intellectuels partisans de l'indépendance: le Québec vous déprime, vous passez votre temps à vous plaindre de sa médiocrité, comme si tout y était petit, laid, mesquin, sale... Et vous proposez du même souffle de faire l'indépendance. Il me semble que ça ne sera pas gai si vous avez raison...
- A. Au contraire. L'indépendance serait l'occasion d'un extraordinaire sursaut collectif. Ce serait difficile, mais tout deviendrait possible...
- B. Comme par magie, je suppose. Ne me fais pas pleurer, je t'en prie. Depuis le temps que dure notre débat national, tu ne crois pas qu'il a perdu de sa fraîcheur? C'est comme une rengaine: Québec, Québec, Québec... Tu crois vraiment à l'efficacité de ce radotage? Nous nous y usons.



Pendant ce temps, le monde ne cesse pas de bouger.

- A. **C'est justement pour en finir qu'il faut faire l'indépendance. Si on manque d'air, il ne faut pas refuser d'ouvrir les fenêtres.**
- B. Laisse ce cliché. Une mauvaise métaphore n'est pas un argument. Nous discutons mal, en éludant le fond du problème: le nationalisme.
- A. **Ah non! Tu ne vas pas recommencer ton délire totalitaire!**
- B. Je sais que je ne te convaincras pas. Il s'agit d'autre chose. Pourquoi nous faudrait-il un état pour nous seuls? Tu ne trouves pas que c'est s'enfermer?
- A. **Il faut nous donner des institutions qui vont nous assurer un minimum de sécurité collective. Ce n'est pas abstrait. Tu sais bien que nous sommes constamment menacés d'assimilation par 250 millions d'anglophones. Il s'agit de bien autre chose que de nous enfermer: si nous étions moins immédiatement menacés, nous ne serions pas toujours sur la défensive, forcés de nous replier, d'accentuer notre différence. Un Québec indépendant nous permettrait de nous développer normalement, comme les autres peuples.**
- B. Tu ne vas pas te mettre à employer le mot «normalement» à tout bout de champ comme René Lévesque. Il n'y a pas de société normale, toutes sont des exceptions. D'ailleurs, l'indépendance du Québec ne changerait pas la démographie du continent. Nous aurions une minorité anglophone à l'intérieur, et des minorités francophones à l'extérieur, comme maintenant. Le moins qu'on puisse dire, c'est que leur sort ne s'améliorerait pas.
- A. **On ne va quand même pas empêcher le Québec de se développer normalement...**
- B. ... Normalement...
- A. **... oui: de se développer normalement sous prétexte de prolonger l'agonie des francos du Canada. De toutes façons, au train où ils y vont au**

**Manitoba, le problème sera réglé bientôt.**

- B. Je n'en suis pas sûr, mais admettons que tu aies raison. Au Québec, nous formons l'écrasante majorité...
- A. ... Ecrasante... Je voudrais bien savoir qui nous écrasons.
- B. Jeu de mots facile. Au fait, nous ne devrions peut-être pas nous définir comme une majorité.
- A. Hein? Il faudrait vraiment être bourré de complexes. Alors il faudrait rester une minorité canadienne plutôt que devenir une majorité québécoise? Merveilleux! Aimes-tu perdre à ce point? Ça se soigne, tu sais...
- B. Il ne s'agit pas de gagner ou de perdre. Dès qu'un groupe, dans une société donnée, se définit comme majorité, il refoule les autres dans un statut inférieur: il en fait des minoritaires. Je voudrais que nous nous définissions comme des égaux, quels que soient les nombres, ni minoritaires ni majoritaires.
- A. Qu'est-ce que cette utopie pour chérubins? Lis un peu *The Monitor*, ça va te ramener au Canada réel.
- B. On le distribue gratuitement chaque semaine dans mon quartier, je sais ce que c'est. Tu me comprends mal. Bien sûr que les nombres déterminent des rapports de forces. Nous sommes minoritaires au Canada, majoritaires au Québec; il suffit de traverser l'Outaouais pour le sentir hors de tout doute. Mais c'est justement une raison pour ne pas en rajouter: une majorité n'a pas à faire sentir constamment son poids à la minorité; sa puissance de fait devrait lui imposer quelque retenue.
- A. On s'est retenu assez longtemps au Québec. Les anglophones formaient il n'y a pas si longtemps une minorité dominante, installée dans ses privilèges. Ils hurlent à la mort parce que nous commençons à peine à occuper, et encore, la place qui nous revient. A les entendre, c'est du génocide de vouloir que Montréal ne soit pas une ville

**unilingue anglaise.**

- B. C'est parfois vrai. Mais tu ne crois pas, par exemple, qu'on pourrait assurer la présence du français sans raturer l'anglais? J'aime, moi, que Montréal soit une ville bilingue, cosmopolite, ouverte à tous les vents. Tiens! Je me rallierais à l'indépendance de Montréal.
- A. C'est trouvé, ça! Ils ne demandent sûrement pas mieux dans le West Island: diviser pour régner, ils savent ce que c'est. Tu es décidément angélique, mon cher. C'en serait bien fini alors de la nation québécoise.
- B. Sans doute. Mais a-t-elle jamais été autre chose qu'un projet assez confus?
- A. **Qu'est-ce qu'il faut entendre!**
- B. Eh oui, quand on discute... Mais je ne jetterais pas les Canadiens français avec l'eau de l'indépendance.
- A. **Quoi? Parle plus clairement, je t'en prie.**
- B. Je dis que les Canadiens français ne vont pas disparaître parce que le Québec va rester dans le Canada.
- A. **Mais non, mais non: pendant une cinquantaine d'années encore, on va utiliser le français à la maison, sans trop élever la voix, comme à Moncton, à Sudbury, à Saint-Boniface. Tes petits-enfants seront Canadiens...**
- B. Pas nécessairement. Et puis, ça les regardera, si tu y tiens.
- A. **Ça n'a pas de sens que chaque génération doive choisir si oui ou non elle continuera d'appartenir à la nation. Une nation, c'est un fait, elle est donnée au départ, indiscutable, ou elle n'est rien. Les petits Français n'ont pas à se demander si oui ou non ils sont Français...**
- B. Bien sûr. Et il y en a de plus en plus qui se découvrent Européens sans pour autant cesser de se sentir Français. Ils n'en font pas une maladie comme les nationalistes...
- A. **Bon. Voilà que le nationalisme devient une maladie. Veux-tu me dire pourquoi une nation n'au-**

**rait pas le droit d'affirmer sa personnalité?**

- B. Seulement, il ne faut pas en faire une obsession. Aimes-tu ces gens qui passent leur temps à affirmer leur personnalité? Ça n'est pas le signe d'une identité bien assurée d'habitude. On passe ça aux adolescents, mais il faut que ça ait une fin.
- A. **La société québécoise n'a jamais été si dynamique que depuis cette crise d'adolescence, comme tu dis.**
- B. J'en doute. Depuis une vingtaine d'années, on n'a à peu près rien fait ici que définir et affirmer l'identité nationale. Ça devrait suffire, non? D'ailleurs, que ça te plaise ou non, la population l'a compris: le P.Q. va être renvoyé dans l'opposition aux prochaines élections.
- A. **Ah! Ah! Ne vends pas la peau de l'ours comme Claude Ryan...**
- B. Admettons. N'empêche que l'idée d'indépendance a fait son temps. Elle a été utile pour faire bouger les choses. Ce qu'il fallait gagner l'a été, définitivement. Il reste un peu de plomberie politique à arranger...
- A. **Va faire un tour à Winnipeg, plombier!**
- B. Oui, la réalité politique est compliquée, imparfaite, prosaïque. Il reste toujours quelque chose à corriger, des compromis à trouver... Si tu t'imagines que ce serait différent dans un Québec indépendant...
- A. **La situation serait plus nette. Tant de faux problèmes disparaîtraient...**
- B. ... pour se trouver remplacés aussitôt par les faux problèmes tout neufs de l'indépendance. Tu devrais cesser d'opposer la poésie d'un hypothétique Québec à la prose du Canada. Nous resterions en Amérique du Nord, avec les mêmes voisins auxquels il faudrait continuer de parler...
- A. **... in English...**
- B. ... avec lesquels il faudrait commercer, auxquels il faudrait toujours, d'une façon ou d'une autre, nous associer.
- A. **Nous n'avons jamais dit le contraire: le program-**

- me du P.Q., c'est la souveraineté-association.
- B. Autrement dit, une forme de fédéralisme. Je te le dis, il ne reste que de la plomberie politique.
- A. **C'est notre avenir qui se joue. Je ne veux pas que nous restions indéfiniment dominés. Il est plus que temps d'en finir avec cette tutelle qui nous infantilise et de prendre place parmi les nations du monde.**
- B. Tu rêves, tu rêves...
- A. **Oui, et je veux que ce rêve prenne corps, que nous nous mesurions enfin à la réalité.**
- B. Tu ne comprends pas. Je dis que tu rêves que nous sommes dominés, maintenus en tutelle. C'est un cauchemar récurrent qui t'empêche de voir que tout est possible, maintenant. Le Québec est déjà libre...
- A. **Elle est bonne, celle-là: que la liberté soit, et la liberté fut! Tu te contentes de bien peu. Il faudrait...**
- B. Ça ne suffit pas, je sais. Mais ce qui manque ne tient pas aux institutions politiques. L'indépendance ne créerait pas de capitaux, elle ne ferait pas de nous par magie des industriels industriels, des inventeurs inventifs, des entrepreneurs entrepreneurs, des écrivains et des artistes de génie. Il faut cesser de nous épuiser à transformer un régime politique qui est somme toute passable. Nous ne faisons pas grand-chose d'autre...
- A. **Tu charries, nous avons plus fait en vingt ans que dans tout le reste de notre histoire: Manicouagan, la réforme du système d'éducation, la S.G.F....**
- B. Toutes choses qui dépendent plus ou moins de l'état. Il faudrait passer à autre chose...
- A. **Tu m'énerves à la fin! Voilà maintenant le couplet sur les limites de l'état. Tu donnes dans tous les thèmes à la mode. Mouton! Canadien français! Il faut toujours que tu bèles avec le troupeau! Je t'ai connu à gauche il y a quinze ans: socialiste et indépendantiste. Le vent a tourné: te voilà fédéraliste et libéral.**

- 
- B. Tu caricatures, mais c'est à peu près mon cheminement...
- A. **Cheminement, laisse-moi rire! Tu dévales la première pente qui se présente...**
- B. Restons polis, si tu veux. La passion t'emporte.
- A. **Comment veux-tu discuter froidement de l'avenir de ton peuple? Il ne s'agit pas de quelque théorie à évaluer rationnellement.**
- B. Il le faut bien pourtant, pour faire des choix sensés.
- A. **Je ne crois décidément pas que nous arriverons à nous mettre d'accord aujourd'hui...**
- B. Moi non plus. Et puis, sais-tu lequel de nous deux est moi?
- A. **Non, vraiment pas.**